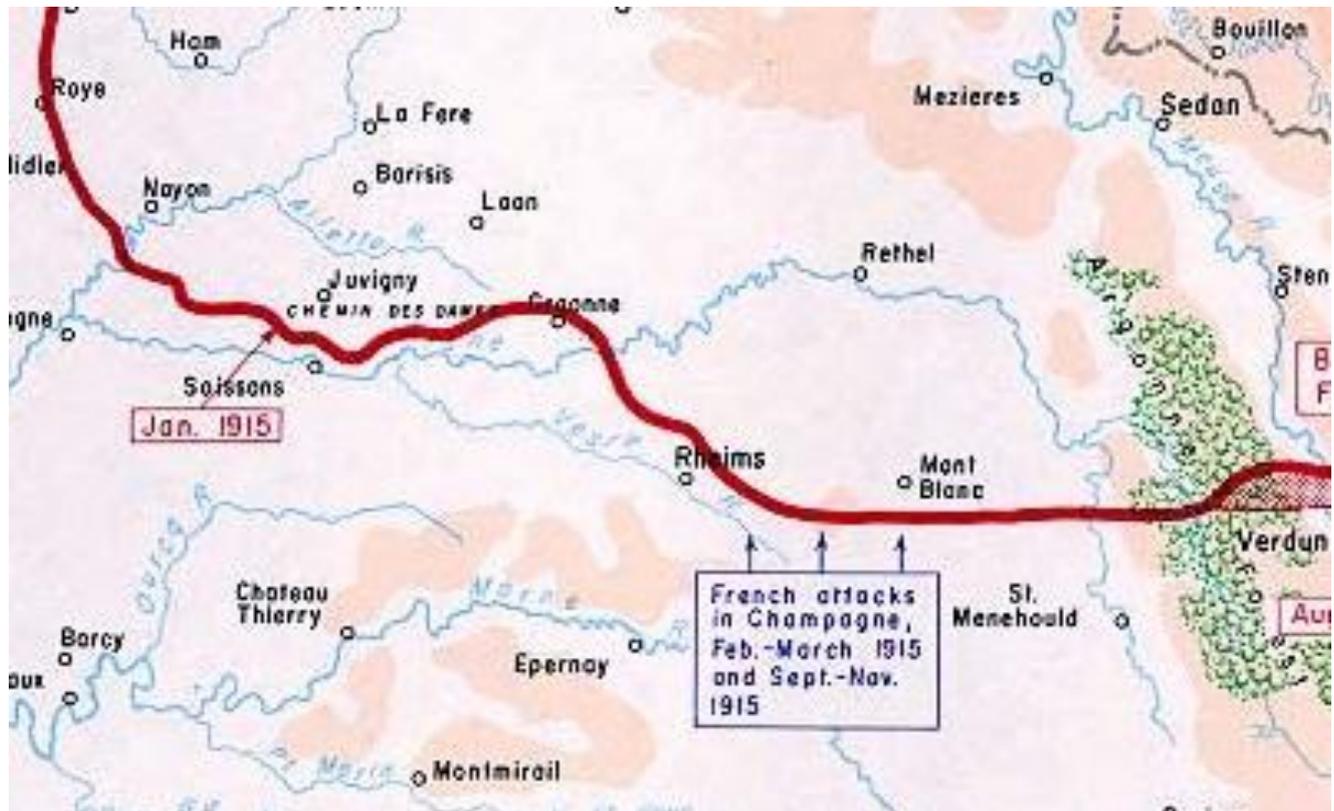


LA BATAILLE DE CHAMPAGNE

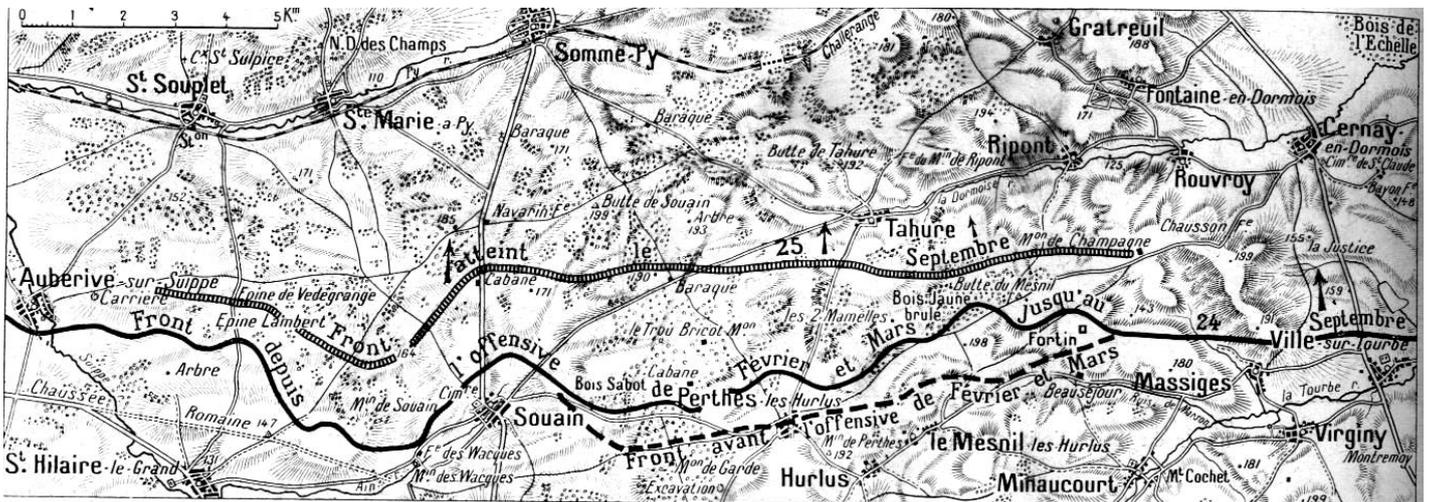
25 septembre 1915



Dès le mois d'août 1914, les Russes, afin de soulager le front français, ont attaqué avant même d'avoir terminé leur mobilisation. A leur tour, dès la fin 1914, les Français doivent attaquer afin de limiter le transfert des troupes allemandes du front ouest vers le front est. C'est pourquoi les Franco-britanniques vont attaquer, en 1915, sur divers points du front occidental.

Commencée depuis le 14 décembre 1914, la première bataille de Champagne continue jusqu'au 17 mars 1915. En février 1915 la Première Guerre Mondiale ne dure que depuis six mois et déjà l'étendue des pertes humaines est sans précédent dans l'histoire. Rien que sur le front Occidental, les Français, les Belges et les Britanniques ont perdu plus d'un million d'hommes, dont une grande majorité de Français. Les Allemands comptent environ 675 000 soldats tués, blessés ou disparus au combat.

LA PRÉPARATION DE LA 2e BATAILLE DE CHAMPAGNE



Décidée dans son principe, la bataille entre dans la phase préparatoire. Castelnau fait, le 21 juillet, les propositions suivantes : « L'objectif essentiel des opérations du G. A. C. est de créer une aile dans le dispositif ennemi appuyé au Rhin et à la mer, c'est-à-dire de rompre le front adverse et d'en repousser les débris assez loin pour nous assurer une zone de manœuvre. » La 4e armée (de Langle de Cary) et la 2e armée (Pétain), dont la ligne de démarcation passe à l'ouest de Perthes, doivent donc attaquer à fond et Joffre, qui approuve le plan de Castelnau le 25 juillet, insiste sur le caractère décisif des opérations prochaines. Il faut, explique-t-il, dépasser, d'un seul coup, l'ensemble des organisations ennemies; l'attaque doit être puissante et soudaine; elle doit être menée sur un front suffisamment large pour que les réserves allemandes ne puissent intervenir ; il n'y a pas de limite à la profondeur de la rupture, et des divisions supplémentaires seront envoyées pour l'exploiter ; il faut développer l'ardeur offensive, faire accompagner l'infanterie par l'artillerie de campagne et l'artillerie lourde mobile, faire progresser la cavalerie « sur les talons » de l'infanterie et atteindre jusqu'aux batteries lourdes ennemies.

Le terrain à aménager, les troupes et le matériel à amener, une masse énorme à ébranler, ce fut, pendant plus de six semaines, une activité intense en Champagne. Il n'y avait que 7 divisions en ligne ; il en arriva progressivement 20 nouvelles, de manière à constituer la 2e armée avec 13 divisions et la 4e armée avec 14 divisions ; dans chaque armée, 9 divisions étaient en première ligne. L'armée de Langle, à gauche, disposait d'une zone arrière mieux pourvue que l'armée Pétain de villages et de voies de communication, mais la tâche était la même. La voie ferrée Châlons-Sainte-Menehould fut doublée et on y greffa une voie de 0m,60 par corps d'armée. L'infanterie avait besoin de multiples boyaux, au moins neuf à douze par corps d'armée, soit un tous les 300 ou 400 mètres ; elle avait besoin de parallèles et de places d'armes ; pour l'artillerie lourde, une organisation nouvelle était à créer entièrement.

Le front de 25 kilomètres compris entre Auberive-sur-Suippe et Ville-sur-Tourbe coupait de long en large la plaine de Champagne et présentait, dans l'unité du paysage de craie et de boqueteaux de sapins, plusieurs aspects différents, de l'ouest vers l'est. C'était, d'abord, montant de la Suippe que l'armée de Langle occupait, un grand glacis, le glacis de Vedegrange, culminant aux hauteurs qui nous cachaient la vallée de la Py ; puis, à l'est, la cuvette boisée de Souain dont l'ennemi tenait les pentes et les sommets, surtout celles qui, à droite, étaient couvertes par les bois du Trou Bricot ; plus à l'est encore, une trouée bordant la route de Perthes à Tahure ; puis les hauteurs boisées au nord du Mesnil, coupées par le ravin de la Goutte ; enfin le plateau de Beauséjour et un bastion de craie, la Main de Massiges; culminant au mont Têtu. On avait eu tant de peine à s'emparer des villages d'Artois, si formidablement organisés; comme Carency et Neuville, que l'absence de lieux habités sur les ondulations de Champagne avait été une des raisons du choix de ce terrain d'offensive: Mais ce n'était qu'une difficulté de moins. La première ligne ennemie, en effet, était très forte, avec ses tranchées successives, et surtout ses centres de résistance à l'est d'Auberive, à l'ouest de Souain, aux

bois du Trou Bricot, à l'est de la route de Tahure, au plateau de Massiges ; heureusement, cette première ligne était observable à vues directes, sauf quelques tranchées de soutien à contrepente et sous bois. La deuxième ligne, établie derrière les hauteurs (devant Pétain, elle était à 5 ou 6 kilomètres, sur le versant nord de la Dormoise), ne pouvait être observée que par avions, étant à contre-pente. Les deux lignes étaient précédées d'un réseau très dense de très gros fils de fer et pourvues d'organes de flanquement nombreux et dissimulés, tels que mitrailleuses et canons légers à tir rapide.

Voilà donc ce que la 4^e armée et la 2^e armée, marchant toutes deux de manière à aborder l'Aisne l'une en aval, l'autre en amont de Rethel, avaient à emporter « d'un seul coup ».

Les 27 divisions (375 000 hommes) se concentrèrent progressivement. Mais le temps pressait. Les armées russes reculaient de plus en plus sous la poussée austro-allemande. Varsovie était tombée, la ligne des forteresses tombait à son tour. Il devenait de plus en plus urgent de soulager la Russie. Joffre avait d'abord fixé la date de l'offensive au 8 septembre. Pétain, soucieux d'une préparation parfaite, la fit remettre au 15 ; puis, malgré l'avis de Langle de Cary qui craignait que le mauvais temps ne coïncidât avec l'équinoxe, il obtint, qu'on la remît, pour qu'il fût tout à fait prêt, au 25.

Le mécanisme de l'offensive était réglé de telle sorte que les brèches obtenues par l'effort de rupture des troupes de première ligne fussent aussitôt élargies par des troupes de deuxième ligne : ainsi les points de résistance tomberaient, un ou deux flancs seraient ouverts et la bataille pourrait être transportée en rase campagne.

De Langle de Cary répartit ses troupes : la 124^e division est devant les hauteurs sud de Moronvilliers, le 4^e corps (7^e division) face à Auberive, le 32^e corps (2 divisions) entre Auberive et le chemin de Saint-Souplet, le 7^e corps (2 divisions) entre le chemin de Saint-Souplet et le moulin de Souain, le 2^e corps colonial (trois divisions y compris la division marocaine) entre le moulin et la butte de Souain. De son côté, Pétain occupe la partie droite du front d'attaque avec, de l'ouest à l'est, le 14^e corps, le 11^e corps, le 20^e corps, le 1^{er} corps colonial, la 151^e division.

Les 9 divisions de deuxième ligne devaient se masser de manière à profiter des brèches pour se jeter résolument au delà de la Py et de la Dormoise : ainsi, à la 4^e armée, le 6^e corps était derrière le 2^e corps colonial, les 8^e et 56^e divisions derrière les 32^e et 7^e corps ; de même pour les 4 divisions de la 2^e armée.

Derrière les troupes de seconde ligne, le 2^e corps de cavalerie (trois divisions) devait se rassembler à Vadenay-La Cheppe, puis se jeter sur la Py et galoper jusqu'aux passages de l'Aisne, en liaison avec le 3^e corps de cavalerie, de l'armée Pétain.

L'artillerie lourde (800 pièces) était en place dans les deux armées : canons à longue portée 155 long, 120, 105, 95 ; pièces à tir courbe 270, 220, 155 c. et 155 c. t. r. ; en outre, quelques 19 de côte, 274., deux 305 sur voie ferrée à la 4^e armée, des pièces de marine de 14. et de 10 portées par des canonnières fluviales et abritées au tunnel du canal de la Marne à l'Aisne, près de Vaudemange.

L'approvisionnement était calculé pour cinq jours de feu à pleine puissance (trois pour la préparation et deux pour l'attaque) et cinq jours à puissance réduite.

Telles étaient les dispositions prises par Castelnau pour conduire cette bataille décisive. Quand le bombardement commença, le 22 septembre, la confiance était complète, le moral n'avait jamais été plus haut.

Mais, que se passait-il de l'autre côté des tranchées ?

L'ENNEMI SE MET EN GARDE

La III^e Armée Allemande (von Einem) occupait toujours les hauteurs de Champagne. Depuis le début de juillet, le VIII^e corps de réserve (général Fleck) tenait le front de Souain à Massiges avec, de l'ouest à l'est, la 15^e division de réserve Liebert, la 50^e division Engelbrechten et la 16^e division de réserve Ditfurth. Après avoir, au cours de la bataille d'hiver, construit une deuxième ligne à un kilomètre derrière la première, von Einem avait fait établir une « position de réserve » qui partait de la ferme de Navarin et, par la butte de Tahure, gagnait les hauteurs nord de la Dormoise. Un tunnel, construit par le général Fleck, la reliait à la position de l'avant. On avait creusé ou amélioré des

routes, agrandi les quais de chemin de fer, créé une gare au tunnel de Somme-Py ; hors des villages à moitié détruits, on avait installé des camps, notamment le camp de Kaisertreu, au nord de Somme-Py.

Bientôt, von Einem avait eu des indices d'offensive prochaine par l'activité des canons et des avions français, des camions et des trains ; le 31 août, un déserteur, à Auberive, livra le secret de l'attaque. Von Einem reçut des renforts d'artillerie, avec ordre toutefois d'économiser les munitions, car on en avait grand besoin pour l'attaque contre la Serbie. On reconnut, on repéra, on photographia les travaux de préparation ; on se mit en garde par des contre-mesures, telles que le renforcement des garnisons de l'avant, le rapprochement des réserves, l'amélioration des positions d'arrière, la liaison des armes, la suppression des congés dès le 5 septembre. Enfin, quand la 5e division, destinée au front de Serbie, eut été mise en réserve à Attigny, un déserteur, le 21, annonça l'attaque pour le lendemain. L'armée allemande était sur ses gardes.

Par beau temps, le 22 à 7 heures du matin, le tir de l'artillerie française commença ; il devait durer trois jours et trois nuits, détruisant les réseaux, coupant les communications téléphoniques, nivelant les tranchées, obstruant les boyaux, écrasant les abris. Il allait s'abattre au loin sur les quartiers généraux, les villages, les camps, les dépôts, les points de passage des routes, les gares de Bazancourt et de Challerange, la nouvelle gare du tunnel de Somme-Py, arrêtant tous les transports, transformant tout en décombres. Des batteries de renfort se hâtèrent vers ce front déchiqueté, tandis que, dans le ciel, l'aviation allemande acceptait la lutte courageusement ; cependant, un matin, 24 avions de chasse français, suivis des yeux par les troupes enthousiasmées, prirent leur vol vers Vouziers.

LA BATAILLE DE CHAMPAGNE (25 SEPTEMBRE 1915)

L'heure sonnait. Les chefs pouvaient maintenant confirmer aux combattants l'importance de l'effort nécessaire. Joffre prescrivit d'expliquer à tous les régiments que 35 divisions sous le général de Castelnau, 18 divisions sous le général Foch, 13 divisions anglaises, 15 divisions de cavalerie franco-anglaises allaient prendre part aux opérations, et que les trois quarts de l'armée française allaient ainsi s'engager dans la bataille avec 2000 pièces lourdes et 3 000 pièces de campagne. Enfin, le 23 septembre, l'ordre général n° 43 partit de Chantilly :

Soldats de la République !

Après des mois d'attente qui nous ont permis d'augmenter nos forces et nos ressources, tandis que l'adversaire usait les siennes, l'heure est venue d'attaquer pour vaincre et pour ajouter de nouvelles pages de gloire à celles de la Marne et des Flandres, des Vosges et d'Arras.

Derrière l'ouragan de fer et de feu déchaîné grâce au labeur des usines de France, où vos frères ont nuit et jour travaillé pour vous, vous irez à l'assaut tous ensemble, sur tout le front, en étroite union avec les armées de nos alliés.

Votre élan sera irrésistible.

Il vous portera d'un premier effort jusqu'aux batteries de l'adversaire, au delà des lignes fortifiées qu'il vous oppose.

Vous ne lui laisserez ni trêve ni repos jusqu'à l'achèvement de la victoire.

Allez-y de plein coeur, pour la délivrance du sol de la patrie, pour le triomphe du droit et de la liberté.

A cet appel vibrant, tous les cœurs répondaient. Tous les carnets des combattants sont . pleins de la joie de sortir enfin des tranchées, dans la certitude de vaincre ; officiers et soldats communient avec la même foi dans la victoire : .

« Ah ! avancer à l'ombre du drapeau, à la poignée d'éventail, au centre nerveux de mon beau 116e ; sentir, savoir dès maintenant que je suis adopté, mieux même, 'apprécié et aimé, que tous ces hommes chez qui l'héroïsme silencieux est monnaie courante, qui parlent de l'attaque prochaine comme ils parlent de la couleur du temps, qui sont prêts, qui en veulent... que ces hommes iront où je les enverrai, feront ce que je leur dirai, tu me connais assez, ma chérie, tu sais assez dans quelle pensée j'ai préparé la guerre, pour sentir que mes rêves sont pleinement réalisés (Lieutenant-colonel Bourguet (Lettre à sa femme), L'aube sanglante, p. 148.).

Soudain, dans la nuit du 24 au 25, le vent passa au sud-ouest et, à l'aube, la pluie se mit à tomber doucement, embrumant tout l'horizon. C'était grave, non seulement pour le réglage des tirs, mais pour l'élan des troupes. Ne fallait-il pas retarder l'offensive? La question fut envisagée. Mais si l'on prolongeait la préparation d'artillerie, l'approvisionnement actuel et le rendement des fabrications n'y ,pourraient suffire ; si l'on ajournait l'offensive, il fallait longuement reconstituer les stocks et la situation générale de la coalition ne permettait plus d'attendre.

Les troupes s'étaient rapprochées, pendant la nuit, assez lentement, pour gagner leurs parallèles de départ ; il y eut des encombrements dans les boyaux ; des 'unités mirent douze heures pour faire douze kilomètres.

Tel fut cet assaut magnifique, baïonnette au canon, drapeaux déployés, les musiques jouant la Marseillaise, les tambours et les clairons battant et sonnant la charge. Jamais il n'en avait été de plus héroïque, jamais plus il n'en fut de plus beau.

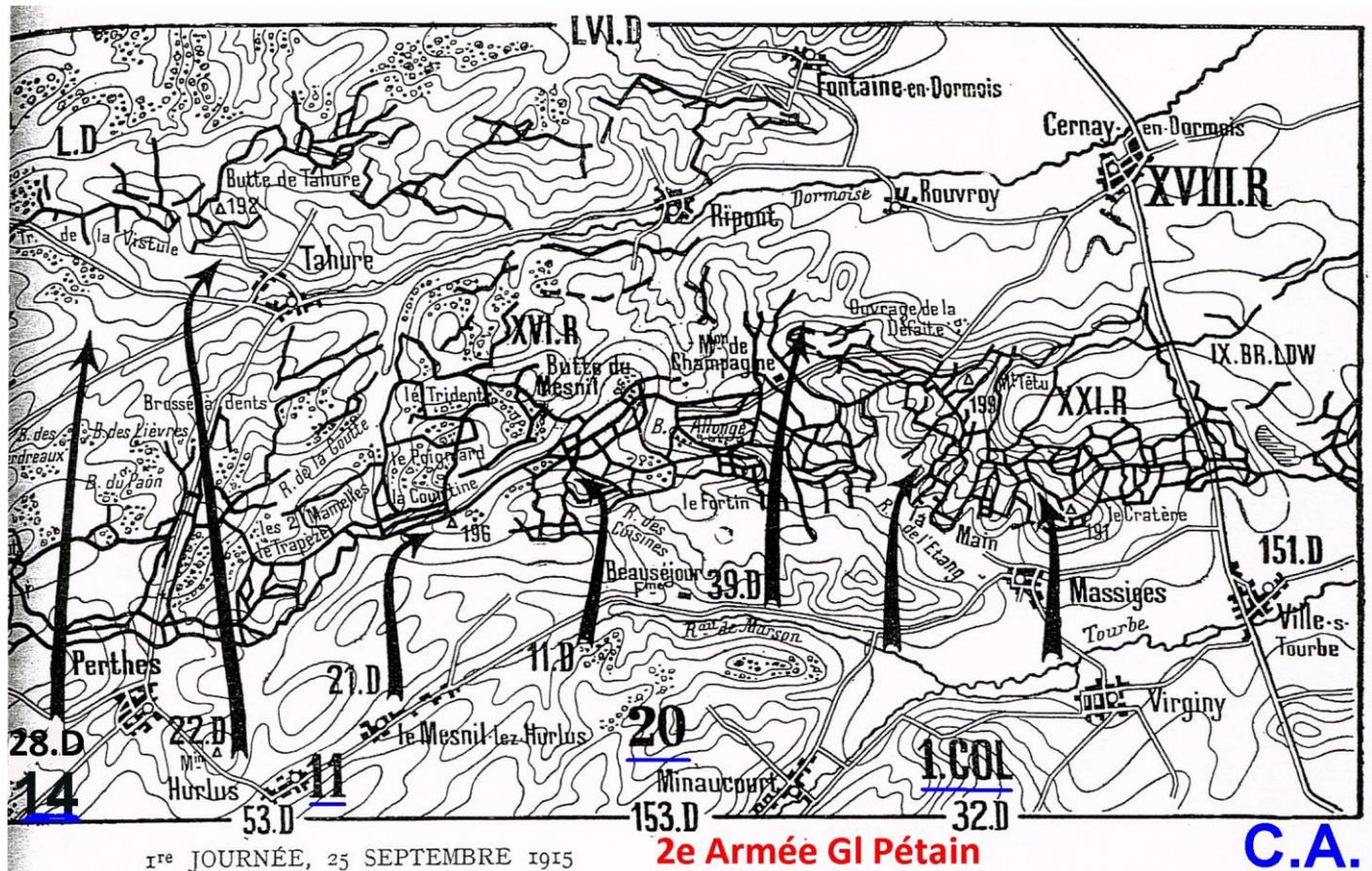
D'un bond, à la droite de l'armée Pétain, le 1er corps colonial (général Berdoulat) a grimpé avec ses deux divisions Goulet et Mazillier jusqu'au Cratère, au sommet de la cote 191, et sur les Doigts de la Main de Massiges ; vers midi seulement des mitrailleuses ennemies se dévoilent et, jusqu'au soir, sur 191, la brigade Puypéroux rejette des contre-attaques.

Pendant ce temps, le 20e corps (général Balfourier) attaquait avec les 11e et 39e divisions face à Maisons de Champagne et à la Butte de Mesnil: la 39e division enlève de bonne heure les batteries ennemies sur la crête de la ferme de Maisons de Champagne ; d'autres canons sont enlevés au Bois Allongé et de nombreux prisonniers capturés avec l'aide d'escadrons de hussards arrivés au galop ; à 14 heures, la division attaquait l'ouvrage de la Défaite ; allait-elle descendre sur la Dormoise ? A gauche cependant, la 11e division Ferry, ayant enlevé le ravin des Cuisines et abordant les tranchées sud de la Butte de Mesnil, se heurte à des feux partis de deux tunnels creusés sous la butte.

Plus à gauche encore, le 11e corps (général Baumgarten) s'était emparé des deux Mamelles. Puis, tandis que la 21e division se trouvait immobilisée devant le Trapèze et la Courtine, en face de fils de fer intacts protégeant les tranchées de soutien à contre-pente et dans les bois, la 22e division Bouyssou avait poussé à gauche jusqu'à la Brosse à Dents, chassé l'ennemi dans la tranchée de la Vistule et tenté de déborder Tahure par l'ouest et le sud. Des patrouilles du 116e ont trouvé Tahure abandonné. Mais la brigade Mac-Mahon, ayant franchi le ravin de la Goutte et un glacis de 1 200 mètres, n'a pu dépasser le ravin au pied de la butte de Tahure, d'où un feu violent l'arrête net : elle a cependant capturé à elle seule 19 canons et 800 prisonniers ; mais elle a perdu 1 400 hommes.

Toujours vers l'ouest, au 14e corps (général Baret), la 28e division avait progressé au nord des bois du Paon et des Perdreaux et la 27e division, arrivée au contact des tranchées ennemies de l'Arbre 193 et de la Vistule, les eût enlevées sans un barrage d'artillerie et la présence de fils de fer intacts.

Ainsi l'armée Pétain faisait une pointe en avant avec son aile gauche. Mais l'ennemi s'était maintenu sur une ligne: butte de Tahure Tahure, la Brosse à Dents, le Trapèze, d'où, les jours suivants, on aura peine à le déloger.



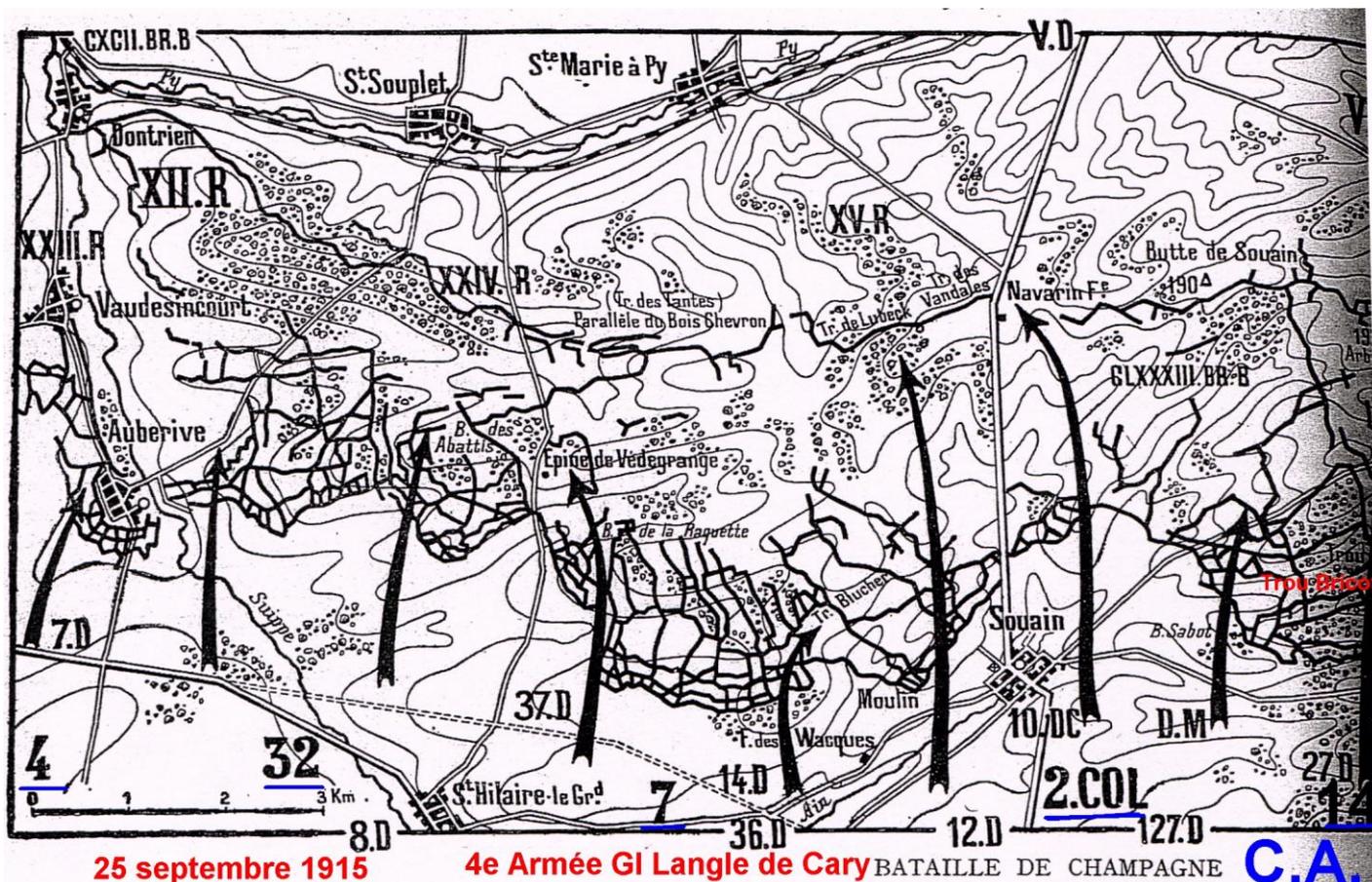
Dans le succès, il y avait eu, dès cette première journée, quelques déboires : les vagues d'infanterie s'étaient fondues en une seule ligne compacte, « une horde d'hommes », selon le mot de Pétain, qui, se trouvant sans liens tactiques, était à la merci d'une contre-attaque. Les divisions de seconde ligne, parties derrière les troupes d'assaut et à la même heure et ayant subi le même bombardement, s'étaient jetées dans les boyaux et s'y étaient embouteillées.

La liaison à gauche avec l'armée de Langle de Cary était assurée par le 2e corps colonial (général Blondlat). Ce corps avait atteint rapidement par son centre (10e division coloniale Marchand) la ferme de Navarin. Marchand avait dit, devant ses troupes, au général de Langle : « Le jour de l'attaque, nous atteindrons la ferme de Navarin en une heure. » Partie d'une grande place d'armes, surnommée « la place de l'Opéra », la division est entraînée par son chef en personne ; mais Marchand, que sa légendaire bravoure porte sans cesse en avant, est blessé au ventre par une balle de mitrailleuse. La division de gauche, excitée par cet exemple, enlève aussi la première ligne, mais celle de droite, la division marocaine, se heurte à de plus sérieuses difficultés au milieu des bois du Trou Bricot ; il reste de nombreux obstacles et la première ligne n'est enlevée que le soir. Bref, malgré l'appui d'une partie du 6e corps, le 2e corps colonial ne parvint pas à déborder la Butte de Souain par le nord.

A gauche, au 7e corps (14e et 37e divisions), la marche en avant fut plus lente encore et plus coûteuse, devant les puissantes organisations du moulin de Souain et de l'Épine de Vedegrange ; l'artillerie n'ayant détruit que partiellement les défenses accessoires, il devenait, sous la pluie et le brouillard, extrêmement difficile d'observer directement le tir et impossible de l'observer par avions. Si la 37e division prend rapidement le Bois de la Raquette et de l'Épine de Vedegrange, la 14e division progresse difficilement en face de la tranchée de Blücher.

Le 32e corps (général Berthelot) avait également franchi les premières lignes et atteint le bois des Abatis et la route d'Auberive à Saint-Souplet au nord-est d'Auberive. Quant à la 7e division (du 4e corps), elle avait pénétré seulement dans la partie nord-ouest du village fortifié d'Auberive et ses progrès étaient lents et difficiles. Enfin, devant le Mont-sans-Nom, la 124e division s'était heurtée à des fils de fer intacts et à un tir d'obus à gaz. Ainsi la bataille s'accroche plus on avance vers l'ouest.

En seconde ligne, les 12e et 127e divisions, jetées dans la mêlée, s'étaient dissociées et affaiblies, notamment la 12e aux tranchées de Lübeck et des Vandales.



En résumé, au soir de cette première journée de bataille, les deux armées de Castelnau avaient réussi en quatre points des avances plus ou moins importantes : une très légère avance vers Saint-Souplet, deux importantes au nord de Souain et au nord de Perthes où l'on est en contact avec la deuxième position, et une autre dans la région de Maisons de Champagne et de la Main de Massiges. Ce n'était pas tout à fait ce qu'on avait espéré. Cependant on avait eu un spectacle de victoire : franchissant tranchées et boyaux, les batteries étaient venues s'installer à hauteur de la ligne de départ et tandis que, par milliers, les prisonniers, escortés par des territoriaux, défilaient vers l'arrière, on avait vu avec joie les convois de munitions et les cuisines roulantes s'acheminer vers le nord.

Au 2e corps de cavalerie, les escadrons s'étaient portés jusqu'à Souain, tout prêts à intervenir si la rupture recherchée par le 2e corps colonial se fût produite.

Était-ce le soir d'une grande victoire ?

L'arrêt des grandes unités au contact ou à proximité de la seconde position élevait déjà dans l'esprit des chefs et des combattants plus de doute que de certitude.

Mais, enfin, il fallait attendre le soir du second jour pour épuiser la capacité d'effort de l'artillerie et de l'infanterie.

Portons-nous donc, maintenant, dans le camp de l'ennemi et voyons dans quelle situation cette grande bataille l'avait plongé à la même heure : nous constaterons comment il importe moins de faire une brèche profonde que de jeter le trouble dans l'esprit du commandement adverse. Nous avons dit que von Einem, à Vouziers, avait appris l'imminence de l'offensive. La préparation d'artillerie se déclenchant le 22 au matin avait été le véritable « garde-à-vous ». Aussitôt les ordres se succédèrent, d'accord avec Falkenhayn. Déjà la 183e brigade, débarquée le 23, a été répartie entre les divisions Ditfurth et Liebert ; la 5e division; en réserve à Attigny, est embarquée dans les trains et les camions et elle approche à son tour ; la 56e division arrive de Sarrebourg, le 192e brigade du chemin des

Dames, le Xe corps retour de Russie (Malgré Hindenburg qui refusait d'embarquer ce corps. Le 19 septembre, Falkenhayn lui prescrivit encore le retrait de fractions des XIIe et VIIIe armées et le transport immédiat de la 26e division avec laquelle Hindenburg voulait prendre Riga. La tension devenait tout à fait aiguë entre les deux chefs.) arrive de Belgique avec la 20e division. « Sans arrêt, dit un document, les trains roulent sur le triangle de Mohon et la courbe d'Amagne-Lucquy. »

L'aviation française, qui a bombardé Amagne, ne peut plus, aujourd'hui, en raison de la pluie, remplir sa mission. Toutefois, les quais de débarquement de la ligne Bazancourt-Challerange, sous le feu « inattendu » des canons lourds, ne peuvent être utilisés, et il faut débarquer plus au nord. C'est un grave inconvénient quand, à l'instant même, le front craque.

Là-haut; les maigres bataillons des divisions allemandes en ligne, déjà décimés par les obus, s'efforcent vainement de briser à la mitrailleuse, au fusil. à la grenade, l'assaut enthousiaste des régiments français ; les vagues successives submergent toutes les résistances locales autour des canons. Le rempart est crevé.

A Vouziers, depuis le matin, on était plongé dans « une grave crise », écrit Falkenhayn. On y vivait « de terribles instants ». L'état-major de von Einem avait dû examiner « s'il ne serait pas opportun de reporter plus en arrière tout le front de l'armée ». A ce moment, l'intervention du général Schmidt von Knobelsdorf, chef d'état-major de l'armée du Kronprinz, se fit pressante et, finalement, décisive. Von Einem consentit à « retarder l'exécution de la résolution » jusqu'à l'arrivée de Falkenhayn. Arrivé le jour même (le 25) à midi, Falkenhayn rejeta tout projet de retraite et fit un appel immédiat de ses réserves. Nous l'avons dit, il vint une division d'Alsace, le Xe corps de Belgique, une brigade du Chemin des Dames, et le lieutenant-colonel von Lossberg, accouru du G. Q. G., remplaça le général Ritter von Höhn comme chef d'état-major de l'armée de Vouziers.

Au même moment, des nouvelles plus précises arrivent du front. Von Kirchbach (XIIe corps de réserve) annonce qu'il tient toujours les hauteurs de Moronvilliers, le 13e bataillon de chasseurs de réserve se cramponne dans Auberive, mais la 24e division de réserve, perdant des batteries, a dû se replier sur « la position de réserve », au sud de Saint-Souplet. Au centre, la situation est tragique : sur la grande route Souain-Somme-Py, « les choses tiennent à un fil ». La 50e division Engelbrechten a lâché le terrain jusqu'à l'ouest de Tahure, de sorte que, le 158e ayant tenu au nord de Mesnil, il y a une brèche entre ces deux points. A l'est, sur la Main de Massiges, la cote 199, clef de voûte de la région, est fort en danger.

Le front va-t-il se rompre? La deuxième position, préparée hâtivement, est sommaire et bien peu garnie ; à la hâte, on y jette des recrues, des hommes du service des étapes et des munitions. Bonheur ! voilà les colonnes de la 5e division Wichura qui apparaissent sur la route d'Attigny à Somme-Py ; les batteries au grand trot passent devant la ferme de Mazagran. Il est 5 heures du soir : au nord de Somme-Py, le général Wichura et le prince Oscar de Prusse se penchent anxieusement sur la carte. Les troupes arriveront-elles à temps sur « la position de réserve » ? Ordre leur est donné de se jeter entre les 15e et 50e divisions et de reprendre la position d'artillerie de la route Souain-Tahure ; mais les unités n'arrivent que par paquets, juste pour aveugler les brèches quand le soir tombe.

Un calme « extraordinaire » s'étend sur le champ de bataille. Dans l'un et l'autre camp, la fatigue est extrême. Les bataillons français, souvent privés de leurs chefs et sans ordres, sont hésitants et inactifs sous le feu de l'artillerie ennemie ou impressionnés par de faibles contre-attaques. Dès ce moment, von Einem eut le sentiment que sa défensive réussirait. Les trains et les camions roulaient dans la nuit : la 192e brigade renforça, à l'ouest, la 24e division de réserve et la 15e division Liebert ; la 56e division Versen se porta vers l'est, derrière la Main de Massiges, à la charnière est de la bataille, au Kanonen-Berg (cote 199 : Mont Têtu) ; elle s'y portait sur l'ordre du Kronprinz, à qui Falkenhayn s'empressait de donner, le danger paraissant conjuré, le commandement des Ve et IIIe armées.

LES JOURS HÉROÏQUES ET VAINS

L'aube du 26 septembre se leva, grise et nuageuse. L'ennemi s'organisait et se renforçait d'heure en heure dans sa seconde position. De Langle et Pétain, dont les troupes occupaient une ligne à ce point sinueuse que certaines unités faisaient face à l'ouest et d'autres face à l'est, s'efforcèrent d'élargir leur

succès. C'est ainsi qu'ils parvinrent à border la seconde position depuis la route de Saint-Souplet jusqu'au pied de la butte de Tahure, sur 14 kilomètres. Seulement les pertes étaient élevées ; des compagnies étaient réduites à 30 ou 40 hommes. Sur le terrain libre, on se pressait les uns contre les autres et les obus allemands tombaient drus ; à 5 heures du soir, l'artillerie française se décida à battre la seconde position ; à 6 heures l'infanterie, sur divers points, attaquait et échouait.

L'obstacle, écrit un combattant du 60^e (en avant de l'Épine de Vedegrange), est puissant : bonne tranchée à contre-pente, précédée d'un réseau intact, large de 20 à 30 mètres par endroits et constitué par de solides piquets ou arbres coupés et du fil de fer barbelé d'une grosseur inusitée jusqu'alors.

Mais le gros échec était à l'est, où les débris allemands du 158^e régiment et de la 29^e brigade, isolés, se maintinrent énergiquement dans leurs positions entre Tahure (50^e division) et la Butte de Mesnil (16^e div. de rés.). Certes, il y avait encore, pour le général Fleck, des sujets d'anxiété : le mont Têtu (cote 199) venait d'être enlevé par la 32^e division française et déjà, le bruit courait que les Français étaient à Ripont, sur la Dormoise. Mais aussi, le crochet défensif entre Tahure et la Butte du Mesnil tenait toujours, la 21^e division de réserve Schwerin résistait vers 191 et, à 16 h. 30, les premières unités de la 56^e division étaient annoncées. Ainsi, malgré tout, l'ennemi s'agrippait au sol et l'armée de Pétain, à l'aile droite de la bataille, se trouvait désormais clouée sur place.

Quant au centre et à la gauche, un fait brutal déterminait leur situation : les troupes françaises se trouvaient. le 26 au soir, devant les deuxième lignes de défense, établies à contre-pente. Comme on n'avait pas eu de vues directes sur cette position, il avait été impossible de la battre pendant la préparation ; et, durant ces deux jours de bataille nuageux et pluvieux, comme l'observation aérienne n'était pas possible, on n'avait pas pu régler sur elle le tir de l'artillerie. Ainsi l'élan des troupes victorieuses se trouvait brisé par un obstacle immédiatement insurmontable ; faute de ce réglage d'artillerie, la large rupture espérée ne pouvait se produire et l'immense machine mise en marche s'arrêtait net.

« L'offensive, écrit Falkenhayn, fut étouffée sous sa propre masse. » Il eût sans doute fallu suspendre les opérations pour restreindre les pertes et ménager les munitions. Mais l'espoir avait été si grand, l'opinion suivait le développement de la bataille avec une telle confiance qu'on ne pouvait se résigner brusquement à une telle déception. On continua à lutter contre les défenses allemandes sans y mordre.

Il pleuvait toujours, le 27 septembre ; le temps gris et le brouillard rendaient le champ de bataille de plus en plus morne ; un rayon de soleil se montra dans l'après-midi, et l'on attaqua par endroits, mais sans succès.

« Ce n'était plus, écrit Stegemann, la masse gris bleu bien ordonnée des trois échelons s'emboîtant exactement l'un dans l'autre et dont les casques d'acier humides de pluie luisaient comme la crête des vagues, mais un assaut clairsemé de combattants hâtivement poussés en avant, qui se dissolvait en groupes isolés s'efforçant de franchir en haletant, en sautant, en buttant sur les obstacles, la zone de mort qui les séparait des minces lignes allemandes. »

Et ces lignes se renforçaient toujours ; à Savigny, un conseil des chefs d'état-major allemands venait de décider, le 26 après-midi, d'établir une nouvelle position au nord de la Py et de l'Alin ; et ce matin même 27 septembre, des renforts affluaient : le Xe corps (von Lüttwitz) montait en ligne entre le XII^e de réserve et le VIII^e corps de réserve. En fait, ce jour-là et le 28, il fut impossible de faire brèche. La lutte ne se concentrait plus que sur quelques points. Joffre se décida à donner l'ordre à Castelnau de ne plus rechercher la rupture que sur le front butte de Tahure-route de Saint-Souplet, par une action d'ensemble bien préparée et méthodiquement menée. Cependant une dernière lueur apparut à l'horizon fermé. On crut, un instant encore, à la victoire : dans la soirée du 28, on prit pied dans un élément de la seconde position, à la tranchée des Tantes qu'on dépassa ; le commandant du 7^e corps, avisé, pense aussitôt qu'en élargissant cette brèche, il percera. Dans la nuit, toutes les disponibilités y sont jetées : la 314^e brigade et neuf régiments. L'espoir renaît. Mais sur un terrain inconnu, ces troupes s'acheminent lentement : le 402^e est lancé à 3 heures du matin sous la pluie ; il franchit la Tranchée des Tantes, mais, demeuré sans liaison avec ses voisins, il est cerné à l'aube du 29 par l'ennemi. La brigade Destenave arrive alors, mais ne peut déboucher de la tranchée encombrée où se pressent en désordre fantassins, chasseurs, cavaliers, coloniaux. Avec les autres brigades, on

prépare une attaque pour la nuit ; elle échoue sous de violents feux convergents qui barrent l'étroit goulot.

Il fallait définitivement s'incliner. Castelnau décida de remettre de l'ordre dans les unités, de s'asseoir sur le terrain et de s'opposer à toute contre-attaque. La seconde position allemande restait intacte. Un tel obstacle ne pouvait être réduit que par une nouvelle large préparation d'artillerie nécessitant des observatoires, des liaisons, des munitions ; et l'assaut lui-même ne pouvait être donné que par des troupes fraîches qu'il fallait amener. Conclusion : nécessité d'un temps d'arrêt.

LA REPRISE DU 6 OCTOBRE. TAHURE

Pour « s'asseoir sur le terrain », on était toutefois l'obligation de rechercher la possession des observatoires du champ de bataille. On bordait, autour de la butte du Mesnil, jusqu'à Tahure, les boqueteaux du Poignard, du Trident, du Peigne, de la Brosse-à-Dents ; on enleva dans la nuit du 1er au 2 octobre, les pentes de la Mamelle nord. Ailleurs, on était établi dans certains éléments de la seconde position, à l'extrémité de la tranchée de la Vistule (ouest de la butte de Tahure) et entre la tranchée de Lübeck et la parallèle du bois Chevron (tranchée des Tantes). On s'accrochait au terrain, on creusait des tranchées en rase campagne, on rétablissait les liaisons; dans un ciel quelque peu éclairci, les avions évoluaient.

Les unités nouvelles montaient en ligne. Joffre, depuis le 25 septembre, avait envoyé à Castelnau 10 divisions fraîches. Après la mise au repos des divisions fatiguées, il y avait ainsi, pour reprendre la bataille, 35 divisions : 17 à l'armée Pétain, 18 à l'armée de Langle. Mais les conditions de cette reprise n'étaient plus celles du 25 septembre : pas de places d'armes pas de boyaux, un terrain insuffisamment connu de l'artillerie, des tranchées de fortune soumises aux feux de flanc et d'enfilade. Aussi la confiance n'est-elle plus ce qu'elle avait été. En Champagne comme en Artois, il y a de la déception. Joffre, le 3 octobre, a parlé à ses magnifiques soldats :

« Le Commandant en chef adresse aux troupes sous ses ordres l'expression de sa satisfaction profonde pour les résultats obtenus jusqu'à ce jour dans les attaques. 25 000 prisonniers, 350 officiers, 150 canons, un matériel qu'on n'a pu encore dénombrés sont les trophées d'une victoire dont le retentissement en Europe a donné la mesure.

«Aucun des sacrifices consentis n'a été vain. Tous ont su concourir à la tâche commune. Le présent nous est un sûr garant de l'avenir.

« Le Commandant en chef est fier de commander aux troupes les plus belles que la France ait jamais connues. »

C'était à la fois un réconfort et un stimulant. La reprise en Champagne, fut fixée au 5 octobre; puis au 6, à 5 h. 20. On n'avait pas les moyens suffisants pour faire durer la préparation d'artillerie plus que quelques heures ; le temps était toujours défavorable pour les observations aériennes; aussi le résultat ne fut-il pas heureux : presque partout, on échoua. Sauf à la tranchée des Vandales, que les tirailleurs marocains enlevèrent au Xe corps allemand sans coup férir, dépassèrent d'un kilomètre, puis durent regagner sous une contre-attaque, nulle part on ne réussit à passer. Le seul succès important de la journée fut celui de Tahure. La butte, dont on occupait les pentes, fut enlevée : on prenait ainsi en flanc l'organisation allemande qui, de front, céda également au bois de la Brosse-à-Dents devant la 22e division. Tahure, situé dans la cuvette entre ces deux hauteurs, fut occupé par la 3e division (128e) et dépassé de 500 mètres à l'est. L'ennemi (50e division) réagit vainement dans la soirée.

Dans la bataille qui s'effiloche, les luttes locales elles-mêmes s'éteignent peu à peu. L'ouvrage allemand du Trapèze, bordé sur trois faces depuis que la Mamelle nord a été enlevée, explose sur 80 mètres et, criblé d'obus, est enfin occupé le 8 octobre, tandis que, plus au nord, entre Tahure et le ravin de la Goutte, des ouvrages sont enlevés par un coup de main.

Un coup de main, des escarmouches à la grenade, c'est ainsi que s'achevait une bataille sur laquelle la France et les Alliés avaient fondé de si vastes espoirs. Les approvisionnements en munitions

s'épuisèrent, les fabrications des usines n'auraient pu suffire pour alimenter de nouvelles attaques. Les troupes, elles aussi, étaient à bout et il était devenu nécessaire de retirer du groupe d'armées de Castelnau des unités destinées soit à la constitution du corps expéditionnaire en Orient, soit à la restauration du front, notamment dans les régions des Vosges et de Verdun, soit à la constitution des réserves générales. Joffre se décida, le 14 octobre, à arrêter les opérations.

Le terrain conquis par l'armée Langle de Cary procurait maintenant à l'organisation défensive une plus grande sécurité ; il lui donnait la possession d'observatoires importants. A l'armée Pétain, on s'efforça, jusqu'à la mi-novembre, de rectifier le tracé du front défensif. Mais on eut affaire à une contre-offensive de von Einem. Celui-ci, après avoir reformé ses troupes, relevé les unités anéanties, reçu de l'artillerie lourde et des divisions en renfort (113e, 5e bavaroise, 4e, 7e de réserve, 22e de réserve, 50e de réserve, IXe corps); se prépara à rejeter Pétain de la butte de Tahure. Il y réussit le 30 octobre. En outre, il s'était accroché à la Courtine et, du 3 au 5 novembre, il reconquit et conserva les observatoires du mont Têtu.

CONCLUSION ET ENSEIGNEMENTS

La grande bataille de Champagne finie, l'automne lui-même s'achevait sur une grande espérance qui ne s'était pas réalisée. Victoire tactique, insuccès stratégique. L'ordre du jour par lequel le général Joffre avait remercié " les troupes les plus belles que la France ait jamais connues " pour les 25 000 prisonniers et les 150 canons enlevés à l'ennemi constatait la belle victoire tactique ; il ne pouvait, en ce qui concerne les conséquences stratégiques, conclure que par la nouvelle manifestation d'une foi indomptable : " Le présent, disait-il, nous est un sûr garant de l'avenir." Toutefois une partie importante du programme qu'on s'était tracé était remplie : on avait aidé l'armée russe dans sa grande retraite et dans son premier effort de reconstitution (Falkenhayn avoue : " On peut seulement concéder que l'attente et la préparation de l'offensive française, mais non l'offensive elle-même, ont influé sur les opérations allemandes contre les Russes. ") ; les fruits de ce long sacrifice de la France, continué, exalté bientôt à Verdun, devaient être cueillis par l'Entente à la fin de 1916 par la proposition de paix de l'Allemagne. Mais le résultat immédiat que l'on avait escompté était manqué. Le pire, c'est que la tentative avait coûté cher. Si l'armée allemande avait subi une atteinte morale certaine et une atteinte matérielle plus certaine encore, l'armée française, malgré une préparation minutieuse et un immense effort, payait par de trop lourdes pertes son enthousiasme, sa ténacité, mais surtout des circonstances défavorables et quelques erreurs tactiques: Ces pertes s'élevaient à environ ; 70 000 tués et disparus, 7 000 prisonniers, 100 000 blessés. De tels vides n'auraient certes pas été déplorés si les deux armées, s'engouffrant dans la brèche ouverte, eussent atteint Rethel. Mais le pouvait-on et, si même on eût rompu le front, était-on suffisamment outillé pour mener loin la bataille en rase campagne ? Tels étaient les problèmes qui se posaient après cette sanglante épreuve. On avait attaqué dans les conditions qui paraissaient les meilleures pour le temps et pour les circonstances. Mais, il fallait bien en convenir, la formule stratégique qui devait amener la fin de la guerre n'était pas au point.

Assurément, elle était en germe dès le début de la guerre des tranchées. C'est ce que nous avons constaté déjà en tirant la substance des ordres, des notes et des instructions du général Joffre. La sûreté de jugement que celui-ci appliquait au choix de ses collaborateurs et des grands chefs de l'armée était par ailleurs, une garantie certaine que la conduite et l'intelligence de la guerre étaient aux mains des meilleurs. Affronter les réalités, s'en pénétrer, en dégager le sens, prévoir leur répercussion, chercher l'idée nouvelle et mettre sur pied, tout aussitôt, ses applications, telle était la tâche offerte aux états-majors. Ils s'y appliquèrent de nouveau et se remirent au travail. Les chefs qui avaient conduit ces rudes journées s'exprimèrent avec franchise et apportèrent les données de l'expérience : ' Voici, d'abord, les réflexions. du général de Langle de Cary.:

Les circonstances atmosphériques avaient été pour beaucoup dans l'insuffisance des résultats obtenus, si on les compare à ceux qu'on espérait. Mais le motif principal qui rendait un succès

complet très aléatoire, .était que les approvisionnements restreints dont on disposait en munitions d'artillerie exigeaient la rupture immédiate. Les moyens d'action n'étaient donc réellement proportionnés ni aux difficultés, ni aux risques de l'entreprise: L'expérience du 25 septembre a fait comprendre la grandeur de l'effort à faire pour augmenter nos approvisionnements avant de reprendre une offensive sur un front étendu.

Quant aux effectifs, ceux mis à la disposition du commandant de la 4e armée étaient suffisants pour les attaques des deux premiers jours. Mais si la rupture avait été obtenue à ce moment, l'usure des troupes d'assaut était trop grande pour qu'elles eussent été capables d'entamer des opérations en rase campagne avant d'avoir été reconstituées. D'autre part, comme ces opérations devaient suivre sans interruption l'enlèvement des positions ennemies, il était indispensable d'avoir en arrière des troupes fraîches. Or; le 6e corps avait dû s'employer en partie dès le deuxième jour. Quant aux deux nouvelles divisions arrivées le 28 septembre, elles n'étaient pas familiarisées avec le terrain, leur artillerie n'avait pas reconnu au préalable ses emplacements, enfin l'artillerie lourde qui devait travailler avec elles n'avait pas pris leur contact. C'est là encore un des résultats obtenus le 25 septembre : faire ressortir la nécessité pour les troupes de seconde ligne d'avoir repéré d'avance les zones parsemées d'obstacles qu'elles auront à parcourir, et celle non moins grande d'être pourvues d'artillerie lourde et d'escadrilles d'avions habituées à agir avec elles.

En un bref raccourci, on peut dire que l'arrêt de la bataille était dû surtout à trois causes :

- 1° la pluie gênant ou supprimant l'observation ;
- 2° la seconde position en contre-pente clouant sur place l'infanterie ;
- 3° les masses d'assaut transformées en « horde ».

Il y en avait d'autres, et c'est à la fois pour les mettre toutes en pleine lumière et s'efforcer d'en tirer une doctrine nouvelle que le général Pétain, dont l'étoile montait encore après ces rudes journées, rédigea son remarquable rapport du 1er novembre 1915, avec une méthode, une hauteur de vues et une maîtrise qui le distinguent déjà et le désigneront plus tard pour le poste suprême. Voici, brièvement résumées, ses conclusions :

rapprocher le plus près possible du front les places d'armes; diminuer la longueur des grands boyaux d'accès et d'évacuation ; donner organiquement aux divisions, aux corps d'armée, à l'armée, toute l'artillerie lourde nécessaire aux attaques; pousser systématiquement les canons longs vers l'avant; faire une reconnaissance générale des positions ennemies par les officiers généraux ; obtenir des vues directes sur les organisations à contre-pente par une attaque préliminaire ou les 'annihiler, par l'emploi des obus asphyxiants. Sur la densité des troupes, voici ce que dit Pétain :

Si les troupes d'assaut n'ont pas rempli complètement ce jour-là (25 septembre) la mission qui leur était confiée, ce n'es pas faute de troupes fraîches, mais bien à cause du barrage de l'artillerie allemande, de la non-destruction des fils de fer et du désordre qui régnait dans les unités après 3 ou 4 kilomètres d'une course échevelée. On en déduit, par conséquent, l'inutilité de donner une densité excessive aux troupes d'assaut.

Sur le manque de cohésion :

Comme les vagues avaient entre elles, au départ, un intervalle insignifiant (50 à 100 mètres au maximum), elles se fondirent bientôt en une seule ligne et cette ligne se transforma finalement en une véritable horde d'hommes courant individuellement vers l'objectif assigné à tous : la dernière position ennemie. Tous les liens tactiques étaient rompus. La troupe se trouvait à la merci d'une contre-attaque... (C'est également l'explication de Falkenhayn : « On n'avait pas suffisamment tenu compte des limites étroites dans lesquelles les troupes peuvent être concentrées, étant donnée l'efficacité des armes actuelles, pour combiner encore leurs efforts avec utilité ; l'avantage espéré se transforme en inconvénient si ces limites ne sont pas respectées. »)

Pour arriver en ordre sur les objectifs, il n'y a pas d'autre moyen que d'agir par bonds successifs, de marquer des temps d'arrêt sur les coupures du terrain et d'utiliser ces répit pour réorganiser le commandement. Cette tâche est primordiale... Il semble qu'il y aurait intérêt à prendre, dans l'avenir, lorsque les circonstances le permettront, une formation analogue à celle qu'ont employée très heureusement la 6e brigade coloniale et le 30e régiment : les deux premières vagues en ligne, les

suivantes en colonnes étroites. Cette formation a eu le grand avantage de permettre aux soutiens et aux renforts de serpenter facilement dans le dédale des ouvrages et à travers les brèches des fils de fer.

Les réserves de division s'étaient confondues avec les troupes d'assaut et les réserves de corps d'armée auraient dû être maintenues en arrière du front pour conserver la faculté de manœuvrer, sans emprunter les boyaux où les réserves d'armée vinrent elles-mêmes, derrière elles, s'embouteiller.

L'accompagnement de l'attaque avait été également défectueux :

Le mauvais temps empêcha l'organisation aérienne de fonctionner. Les communications téléphoniques furent coupées plus encore par le passage des réserves que par les obus de l'ennemi ...

La liaison des deux armes, si intime qu'elle devienne dans l'avenir, ne sera jamais suffisante pour assurer la coordination complète des efforts. On doit se résoudre aujourd'hui à subordonner d'une façon absolue pendant l'assaut l'artillerie d'accompagnement à l'infanterie...

L'impossibilité d'utiliser nos avions nous causa un énorme préjudice. De l'avis unanime des exécutants, ce fut principalement l'artillerie allemande, libre de ses mouvements, qui arrêta notre progression aussi bien sur les pentes de Ripont que vers la butte de Tahure, et elle l'eût probablement arrêtée beaucoup plus tôt si elle avait effectué, devant nos troupes d'assaut, des barrages à obus asphyxiants semblables à ceux qu'elle a exécutés depuis.

Chez un esprit aussi méthodique que celui de Pétain, une observation aussi pénétrante, un tel besoin d'ordre, de précision et de prudence devaient se traduire par des propositions effectives, disons le mot, par un système.